



**André Comte-Sponville**, philosophe, a publié de nombreux ouvrages sur l'éthique et la question du bonheur, notamment *Traité du désespoir et de la béatitude* (PUF), et *Le Petit Traité des grandes vertus* (Seuil).

**Jean Delumeau**, professeur honoraire au Collège de France, spécialiste de l'histoire des mentalités religieuses, a notamment publié *La Peur en Occident* (Hachette) et *Une histoire du Paradis* (Fayard).

**Ariette Farge**, a notamment publié aux éditions du Seuil *Le Goût de l'archive, Dire et mal dire, l'opinion publique au XVIII<sup>e</sup> siècle* et *Des lieux pour l'histoire*.

LA PLUS BELLE  
HISTOIRE  
DU BONHEUR

Dans la même collection

dirigée par Dominique Simonnet

La Plus Belle Histoire du monde

Les Secrets de nos origines

*(Yves Coppens, Joël de Rosnay, Hubert Reeves, Dominique Simonnet)*

*Seuil, 1996*

*et « Points », n° P897*

La Plus Belle Histoire de Dieu

Qui est le Dieu de la Bible ?

*(Jean Bottéro, Marc-Alain Ouaknin, Joseph Moingt)*

*Seuil, 1997*

*et « Points », n° P684*

La Plus Belle Histoire de l'homme

Comment la Terre devint humaine

*(Jean Clottes, Jean Guilaine, André Langaney et Dominique Simonnet)*

*Seuil, 1998*

*et « Points », n° P779*

La Plus Belle Histoire des plantes

Les racines de notre vie

*(Jean-Marie Pelt, Marcel Mazodier, Théodore Monod et Jacques Girardon)*

*Seuil, 1999*

*et « Points », n° P999*

La Plus Belle Histoire des animaux

*(Pascal Picq, Jean-Pierre Digard, Boris Cyrulnik et Karine Lou-Matignon)*

*Seuil, 2000*

*et « Points », n° P997*

La Plus Belle histoire de la Terre

*(André Brabec, Paul Tapponnier, Lester R. Brown et Jacques Girardon)*

*Seuil, 2001*

*et « Points », n° P998*

La Plus Belle Histoire de l'amour

*(Dominique Simonnet et Jean Courtin, Paul Veyne, Jacques Le Goff,*

*Jacques Solé, Mona Ozouf, Alain Corbin, Anne-Marie Sohn,*

*Pascal Bruckner, et Alice Ferney)*

*Seuil, 2003*

André Comte-Sponville  
Jean Delumeau  
Arlette Farge

LA PLUS BELLE  
HISTOIRE  
DU BONHEUR

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978 2-02-133433-3  
(ISBN 2-02-063368-X, 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions du Seuil, mai 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

## Sommaire

<i>Prologue</i> .....	9
-----------------------	---

### PREMIER ACTE

#### *Aux origines de la sagesse*

Scène 1. Une quête antique .....	21
Scène 2. Le désir baroque .....	48
Scène 3. Le paradoxe des philosophes .....	58

### DEUXIÈME ACTE

#### *L'invention du paradis*

Scène 1. Le paradis perdu .....	73
Scène 2. Le paradis réformé .....	80
Scène 3. Le paradis retrouvé .....	88

### TROISIÈME ACTE

#### *Le rêve des modernes*

Scène 1. La volupté des Lumières .....	111
Scène 2. La naissance du matérialisme .....	130
Scène 3. Une idée neuve en Europe .....	140
<i>Épilogue. Le bonheur au présent</i> .....	149





## Prologue

Vivre ne suffit pas, encore faut-il vivre heureux. L'existence n'a de sens et de saveur que si elle devient le lieu et le temps du bonheur. Nous attendons de la vie le bonheur, jusqu'à parfois passer notre vie à l'attendre. Notre existence serait comme une case vide, une page blanche, qu'il faudrait remplir de bonheur. Nous sommes condamnés à tenter d'obtenir ce Graal, censé nous assurer une joie durable.

Mais de quoi s'agit-il ? Qu'est-ce qui fait le bonheur ? Un objet (l'argent ?), un lieu (le paradis ?), un temps (les lendemains qui chantent ?), une personne (Dieu, les autres, soi-même ?). La réussite, l'amour, la santé, les plaisirs, la beauté ?

Pour trouver le bonheur, les philosophes ont très tôt été considérés comme des maîtres incontestés. Il peut toutefois paraître surprenant que ces spécialistes des idées, de l'abstrait, puissent se prononcer sur quelque chose d'aussi concret que le bonheur : en quoi penser (le bonheur) peut-il aider à vivre (heureux) ? « La philosophie est une activité qui procure la vie heureuse », déclare Épicure, au III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. La philosophie n'est pas seulement discours, mais aussi une pratique, une activité que l'on nomme communément sagesse. Or la sagesse rend nécessairement heureux celui qui la

possède ; c'est donc aux philosophes que revient la tâche de définir ce qu'est le bonheur, et, de fait, le sens et la valeur de la vie. Le but de la philosophie est de connaître l'homme et d'amener les hommes à se connaître eux-mêmes. Tel est le sens du fameux adage de Socrate : « Connais-toi toi-même. » Connaître l'homme revient à lui proposer un bonheur à sa mesure, qui lui convienne et qu'il puisse atteindre par lui-même. Ainsi, Épicure, dont on a caricaturé la doctrine pour en faire le cri de ralliement de tous les jouisseurs de la terre, préconisait une sorte de diététique du bonheur, de régime des plaisirs afin d'obtenir la vie heureuse.

Adversaires de cette philosophie du plaisir, et même d'un plaisir contrôlé comme le défend Épicure, les stoïciens, pour leur part, prônent un bonheur moral ou dans la morale : nous ne sommes jamais aussi heureux que lorsque nous faisons le bien et agissons vertueusement. Il nous faut donc non pas modérer nos plaisirs mais les supprimer, non pas rechercher des plaisirs simples mais fuir tous les plaisirs, qui tous, sans exception, sont nocifs. Sénèque, homme politique, précepteur de Néron, et philosophe, affirme que le plaisir est une « chose basse, servile, faible, fragile », que l'on ne trouve que dans les « cabarets » ; il faut lui préférer la vertu, une conduite morale droite et digne, qui est, selon lui, une chose « sublime, royale, invincible, inépuisable ». Seul le bonheur issu d'une bonne conduite dure, alors qu'un bonheur fait de plaisirs « vient et passe », meurt sitôt qu'il est ressenti.

Plus attrayante semble être la doctrine de Calliclès, adversaire redoutable de Socrate : il affirme qu'être heureux consiste au contraire à nourrir les plus fortes passions et à assouvir ses désirs, même les plus fous.

C'est parce que nous ne pouvons les imiter que nous condamnons ces hommes qui ont choisi de vivre intensément, et cachons notre faiblesse derrière de beaux discours moralisateurs. La réponse que Socrate lui adresse est radicale : cette vie de passions et de plaisirs n'est pas une vie mais une sorte de mort, car l'homme qui vit pour assouvir ses désirs est comme un « tonneau sans fond » ; loin de le combler, ses plaisirs le laissent insatisfait, insatiable, frustré. Ils l'entraînent dans un cercle qui ne peut être que vicieux : « avoir » exige d'avoir encore plus, et désirer, c'est désirer toujours plus. Une voiture ne suffit pas, elle doit avoir toutes les options, le confort n'est pas assez, il faut le luxe. Or « toujours plus » ne peut être le principe d'un homme qui cherche le bonheur.

Mais renoncer au bonheur, affirme plus tard Kant, chef de file des philosophes des Lumières, serait comme renoncer à être homme. Alors qu'est-ce qu'être heureux ? Comment définir le bonheur lorsqu'on ne parvient à dire précisément ce que l'on désire ? Vous pouvez énumérer des petits bonheurs (contempler un beau paysage, voir ses amis, lire un bon polar)... En vain. Ce n'est qu'en faisant l'expérience du bonheur que nous pouvons dire ce qu'il est, et toutes nos expériences heureuses sont aussi imprévisibles que particulières. Aussi est-on incapable de dire avec certitude ce qui rend heureux, d'édicter une règle du bonheur. Pour certains, ce sera la vie de famille, alors que d'autres découvriront les bienfaits de la solitude. Tous les bonheurs sont donc dans la nature, et du bonheur des uns et des autres on ne discute pas. Le bonheur est un « idéal », qui ne se prescrit pas comme un remède. Tout au plus pouvons-nous donner des conseils.

Le bonheur dépend davantage de la chance que de la discipline personnelle. D'ailleurs, dans son étymologie, le terme signifie avant tout la « bonne heure », le bon moment. Le bonheur consisterait-il tout simplement à prendre du « bon temps » ? À saisir ce que la chance nous donne ?

Notre désir de bonheur risque alors de rester insouvi : ne faisons-nous pas le plus souvent l'expérience de son contraire – la mort, la fin des belles choses, comme les histoires d'amour ou d'amitié. Toutes nos ruptures, toutes nos déceptions et désillusions portent la marque de cette certitude que le bonheur n'est pas certain. Ce que nous prenons pour du bonheur ne se résume le plus souvent qu'aux moyens, aux activités, aux divertissements que nous inventons pour oublier que nous sommes irrémédiablement malheureux et que le bonheur est impossible. Nous ne voulons pas voir notre tristesse, le vide de nos journées, le néant de notre vie et nous passons notre temps, dans le bruit et la fureur, à nous détourner de nous-mêmes. Tel est l'enseignement qu'au XVII<sup>e</sup> siècle Pascal entend tirer de saint Augustin. Attendre son bonheur du « dehors », des choses extérieures (réussite professionnelle, reconnaissance sociale, relation amoureuse), c'est vivre dans la crainte de voir ce bonheur détruit par « mille accidents » et revers de fortune, qui ne manqueront pas d'arriver. Tous nos plaisirs, l'argent, le jeu, l'amour, le pouvoir, ne servent qu'à une chose : nous faire oublier notre malheur, nous « divertir » de la pensée de la mort inéluctable, et de l'idée de ne jamais pouvoir être heureux.

Nous cherchons tous les plaisirs, et les plus « violents » (l'ivresse de l'alcool, de la vitesse, de l'amour), pour ne pas avoir à penser à nous-mêmes : nous enchaînons les sor-

ties, collectionnons les heures supplémentaires et augmentons le son de la radio pour nous oublier nous-mêmes davantage. Dès l'enfance, remarque Pascal, on demande aux hommes de s'inquiéter de leur bonheur, «on les accable d'affaires, d'apprentissage des langues et d'exercices, et on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux» sans la «santé, l'honneur, la fortune», et qu'il suffit qu'une seule chose leur manque pour qu'ils soient malheureux. «Ainsi on leur donne des charges et des affaires», qui vont les «tracasser» dès le lever du jour: «Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux!» Dans la course au bonheur et la crainte de manquer de plaisirs, les hommes en viennent à oublier l'essentiel: eux-mêmes.

Ne vivre qu'à la condition de trouver le bonheur, c'est oublier de vivre. Pourquoi poser cet impératif du bonheur? Pourquoi, se demande Nietzsche, rejeter absolument de notre existence le malheur, «les terreurs, les privations, les appauvrissements, les minuits de l'âme [...], les coups manqués»? Il y a une «nécessité personnelle du malheur» et ceux qui veulent nous en préserver ne font pas nécessairement notre bonheur. La grande affaire de la philosophie pourrait être de nous persuader de l'impossibilité du bonheur et de retrouver ainsi l'intuition de Job, l'inconsolé, le grand malheureux de la Bible: «Quand j'espérais le bonheur, c'est le malheur qui survint. Je m'attendais à la lumière [...] l'ombre est venue» (Jb 30,26). Si Dieu existe, il existe pour nous consoler de la douleur qu'il y a parfois à vivre. Le croyant est alors conduit à faire du Ciel le lieu d'un bonheur éternel.

La religion a donc, elle aussi, apporté sa pierre à l'édifice, en plaçant également le bonheur au centre de ses préoccupations. Avec plus d'ampleur que toute autre

religion, le christianisme a représenté le bonheur sous la forme d'un Jardin des délices, d'un Éden merveilleux, d'un paradis, perdu par la faute d'un seul, notre ancêtre Adam, mais espéré par tous ceux qui attendent de contempler enfin Dieu dans un face à face heureux et amoureux. Le bonheur est objet d'espérance – l'espérance de vivre de la vie de Dieu, de vivre enfin de son amour. L'idée de ce paradis a cependant évolué. Progressivement s'est effacée la croyance en un royaume des cieux, lieu précis, pour voir le paradis comme un état où toute peine sera consolée, où toute soif sera épanchée, où toute faim sera rassasiée. Cet état est celui que Jésus décrit dans les « Béatitudes », une manière de manifester du bonheur, d'annoncer de lendemains qui chantent : « Heureux ceux qui pleurent : ils seront consolés. Heureux ceux qui ont faim et soif de justice : ils seront rassasiés [...]. Heureux les cœurs purs : ils verront Dieu » (Mt 5,3-8). Qu'est devenue de nos jours, dans notre monde désenchanté, cette croyance en un paradis de bonheur ? Chez ceux qui croient au Ciel comme chez ceux qui n'y croient pas, subsiste un désir de bonheur fait de retrouvailles avec ceux que l'on a aimés et qui nous ont aimés. L'enfer, ce n'est pas les autres, bien au contraire : le paradis, c'est se retrouver les uns les autres.

Au fil de l'Histoire, il est toutefois apparu hasardeux de confier la question du bonheur et de sa réalisation à la seule foi : c'est ainsi que les hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle, au temps de la Révolution, ont aspiré à un bonheur sur Terre, à une organisation politique du bonheur, où chacun aurait les mêmes droits à être heureux, c'est-à-dire à penser et à s'exprimer librement. Le bonheur devient dès lors un art de vivre, fait de la joie de parler, d'échanger, de découvrir, de polémiquer. Il a l'odeur toute nou-

velle du chocolat, parfois celle, plus sulfureuse, du libertinage et du jeu des liaisons amoureuses dangereuses. Le siècle des Lumières est ainsi celui des plaisirs et avant que les Jacobins et les Girondins de 1789 ne proclament l'An I du bonheur politique, les hommes et les femmes ont tenté de définir un bonheur au quotidien, alliant joies charnelles et curiosité intellectuelle. Le christianisme, même avec ses anges du Ciel et ses promesses de bonheur éternel, semblait en effet avoir négligé une dimension de l'humain : celle du plaisir.

Le bonheur a donc une histoire : il n'a pas toujours été considéré comme le but de l'existence ni comme un idéal de vie ; certains lui ont préféré la sagesse ou l'amour. Il a aussi été représenté sous différentes formes au cours des âges : celle d'un paradis, puis, au temps de la Déclaration universelle des droits de l'homme, celle d'une société d'hommes libres et égaux. C'est cette histoire que nous avons choisi de retracer, en confrontant le discours des philosophes, des croyants et des historiens. Comment pouvons-nous espérer être heureux ? Faut-il profiter de la vie et de chaque instant, en multipliant les plaisirs ? Faut-il courir après la réussite, se griser des plus folles passions ? Comment se « réaliser », atteindre au contentement ? Existe-t-il des moyens infaillibles pour être heureux ? La recherche du bonheur nous condamne-t-elle à hésiter sans cesse entre pessimisme et optimisme, espérances de joies et attentes déçues ? Comment mettre son bonheur en lieu sûr ?

Dans ce dialogue à trois voix, le bonheur raconte son histoire, de sa naissance, dans la philosophie de la Grèce ancienne, jusqu'à son avènement politique en 1789, en passant par sa représentation paradisiaque au sein de

la foi chrétienne. Si la philosophie donne à penser le bonheur, l'histoire en montre l'évolution, la progressive « sécularisation » et la prégnance toujours plus grande dans notre société contemporaine. André Comte-Sponville, qui a consacré à l'idée de bonheur de nombreux ouvrages, raconte comment, dès l'Antiquité, le sort du bonheur s'est trouvé lié à celui de la philosophie. Jean Delumeau, professeur honoraire au Collège de France, spécialiste de l'histoire des mentalités religieuses, montre comment le bonheur a pris, dans l'Occident chrétien, la forme d'un paradis, nous consolant de toutes nos peurs présentes et nous faisant espérer des joies éternelles. Arlette Farge, directeur de recherche au CNRS, historienne spécialiste des comportements populaires au XVIII<sup>e</sup> siècle, décrit les plaisirs du siècle des Lumières, siècle de la volupté, et explique comment le bonheur est devenu un but politique, une quête collective au sein d'une République de citoyens éclairés.

Et aujourd'hui ? De nos jours, le bonheur n'est plus ni une promesse ni une idée politique. Il est devenu un droit et même un devoir : être, c'est pouvoir accéder au bonheur ; exister, c'est se faire un devoir d'être heureux. Une publicité d'un célèbre club de voyages jouait sur les mots mais aussi sur le sens en prônant pour slogan : « être-re ». Être plus, c'est être heureux. Le bonheur est ce qui donne un supplément d'être, une dimension nouvelle à la vie : il est la vie lorsqu'elle vaut la peine d'être vécue, c'est-à-dire lorsqu'elle est heureuse. Nous sommes entrés dans l'ère de la nécessité du bonheur : on n'est pas, si l'on n'est pas *heureux*. Dans les années 1980, il fallait « être quelqu'un », avoir réussi – surtout en affaires. Dans ce XXI<sup>e</sup> siècle encore à ses débuts, il faut être, tout simplement. Le bien-être est ainsi la première et sans doute l'ul-



## PROLOGUE

time étape vers le bonheur. Il faut accéder à plus d'être, à une existence enrichie : dans notre société de consommation de masse, le bonheur réside dans tout ce qui peut nous extraire de l'anonymat, de la foule, du quotidien, de l'égalité démocratique. C'est la célébrité qui devient alors le paradigme et le comble du bonheur, car être célèbre, c'est être plus, c'est avoir une vie en plus : visible, remarquée, connue (« Vu à la TV »).

La rançon de cette « démocratisation » du bonheur est une aspiration toujours plus forte à la singularisation, au refus de l'anonymat. Le bonheur est devenu un impératif ; désormais, il faut « être », être « plus ». Ce « plus » peut aussi résider dans la multiplication des plaisirs au nom d'un *carpe diem* : profitons de chaque jour, ici et maintenant, sans qu'aucune prescription, qu'elle soit morale ou religieuse, ne puisse venir s'immiscer entre nous et notre bonheur. Le *carpe diem* contemporain est la pure affirmation de soi, sans but à remplir ni passé auquel être fidèle. Le bonheur aujourd'hui, ce n'est qu'être (soi) : « *Just do it* », a-t-on envie de dire en écho à une marque célèbre de sport. On pourrait ainsi penser que l'être a enfin gagné son combat contre l'avoir, et que le bonheur n'est plus dans les possessions (réussite, argent, beauté), mais dans les dispositions (sérénité, quiétude, harmonie). Tout le paradoxe de nos temps modernes est d'inventer un bonheur « intérieur » et de proposer toujours plus de bonheurs à consommer, de produits supposés rendre heureux. L'être et l'avoir, intimement mêlés... C'est notre recette du moment. Mais il semble bien que le bonheur, le mystérieux Graal que nous poursuivons depuis que l'homme est homme, n'ait pas fini de se dérober.

**Alice Germain**



PREMIER ACTE

**Aux origines de la sagesse**



DES MÊMES AUTEURS

*(ouvrages disponibles)*

ARLETTE FARGE

L'Histoire sans qualités  
*(Christiane Dufrancatel et Christine Faure)*  
*Galilée, 1979*

Le Désordre des familles :  
lettres de cachet des archives de la Bastille  
*(avec Michel Foucault)*  
*Gallimard, 1982*

La Vie fragile : violence, pouvoirs  
et solidarités à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle  
*Hachette, 1986, et « Points Histoire », n° P156*

Logiques de la foule :  
l'affaire des enlèvements d'enfants, Paris, 1750  
*(avec Jacques Revel)*  
*Hachette, 1988*

Le Goût de l'archive  
*Seuil, 1989 ; « Points Histoire », n° P233*

Dire et mal dire : l'opinion publique au XVIII<sup>e</sup> siècle  
*Seuil 1992*

Vivre dans les rues de Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle  
*Gallimard, 1992*

Les Fatigues de la guerre  
*Le Promeneur, 1996*

Des lieux pour l'histoire  
*Seuil, 1997*

De la violence et des femmes  
(dirigé par Arlette Barge et Cécile Dauphin)  
*Albin Michel, 1997*

La Chambre à deux lits et le cordonnier de Tel-Aviv  
*Seuil 2000*

Les dahlias sont rouge sang  
*La Pionnière, 2000*

La Fracture sociale  
(avec Jean-François Loi)  
*Desclée de Brouwer, 2000*

Séduction et sociétés : approches historiques  
(dirigé par Ariette Farge et Cécile Dauphin)  
*Seuil 2001*

La Nuit blanche  
*Seuil 2002*

Le Bracelet de parchemin :  
l'écrit sur soi, XVIII<sup>e</sup> siècle  
*Bayard, 2003*

L'Enfant dans la ville :  
petite conférence sur la pauvreté  
*Bayard, 2005*

Effusion et tourment :  
le récit des corps : histoire du peuple au XVIII<sup>e</sup> siècle  
*Odile Jacob, 2007*

Le Silence, le Souffle  
*La Pionnière, 2008*

Essai pour une histoire des voix au XVIII<sup>e</sup> siècle  
*Bayard, 2009*